

Malagasy Protestant Church in France  
Madegassische Protestantische Kirche in Frankreich

Eglise Protestante Malgache en France  
Fiangonana Protestanta Malagasy aty Andafy



**Siège national**

47 rue de Clichy  
753119 Paris Cedex 09

Tél. 01 45 96 03 05

### Joseph, figure de Jésus (Genèse 50/15-22)

« Je n'ai pas honte de l'Évangile : c'est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du juif premièrement, puis du Grec » : épître aux Romains 1/16. Oui, nous n'avons pas honte de l'Évangile. Nous nous savons appelés à être une communion de témoins, une Eglise de témoins. Témoin du Christ Jésus, dans une écoute ouverte, partagée et active de l'Évangile. C'est cette vocation qui est source de notre communion, qui donne sens à la vie de notre Eglise, qui oriente ce que nous entreprenons.

Évangéliser, c'est bénir. L'un à partir de la racine grecque *eu aggelizô*, l'autre à partir de racine latine *bene dicere* ; ceux deux mots indiquent la même visée : porter une parole bonne et féconde, annoncer une bonne nouvelle qui fait vivre. Pour nous, cette parole vient de Dieu est s'adressée à chacun : c'est l'évangile de Jésus le Christ. Nous en sommes témoins. Comment ? Auprès de qui ? Dans quelles circonstances. Voilà la mission que notre communion s'engage.

Mais il y a aussi un enjeu pastoral. Dans ce travail d'évangélisation, de bénédiction, ce n'est pas de belle théorie, et encore moins d'idéologie, dont il est question. Il s'agit de personnes, de couples, de familles et de communautés. Comment partager cet Évangile dans le concret de rencontres et d'accompagnements ? Comment le partager avec ceux et celles qui sont là ? Comment le partager avec celles et ceux qui, dans le flot des joies et de souffrances apportés par la vie, se tiennent sur le seuil de questions, parfois claires et parfois peine formulées, et qui osent peut-être les exprimer si nous osons les encourager ? Comment partager tout cela non seulement avec des mots mais aussi avec des présences et gestes ?

Telle est la remarque décisive que nous rapporte Genèse 50/15-22, elle parle d'évangéliser, de bénir de l'hébreu *baraka*, dans le cadre de rivalité fraternelle face au mal. Joseph nous apporte la bonne parole, la *baraka* mais Jésus l'apporte autrement, la paix, le *shalama*.

En voici mes thèses qui résultent de la lecture de Genèse 50/15-22 :

1. les fautifs avouent leur faute et grâce à cela il change le cœur de l'offensé
2. les fautifs sont divisés en eux-mêmes, ils ont peur à cause de leur fautes ; Bien qu'ils doutent, ils envoient des émissaires chez l'offensé car ils espèrent la grâce.
3. les émissaires ne disent pas la vérité, mais ils croient au pardon.
4. l'offensé ne répond pas le mal par le mal
5. il rassure les offenseurs
6. il ne se met pas à la place de Dieu
7. il transmet le don : le pardon de Dieu
8. il remet les offenseurs en relation avec Dieu
9. il parle de Dieu
10. tout le monde vive en paix

Abidjan, Aix-Marseille, Amiens, Annemasse, Athis-Fanantenana, Avignon, Bordeaux, Caen, Cergy, Clermont-Ferrand, Creil, Dijon, Fihobiana-Paris, Grands-Champs, Grenoble, Lille, Lyon, Melun, Montpellier, Mulhouse, Nancy, Nantes, Nice, Orléans, Paris, Poitiers, Port Royal Arago, Reims, Rennes, Rouen, Saint Denis - Le Port (La Réunion), Saint-Etienne, Strasbourg, Toulouse, Tours, Troyes, Vatofehizoro, Vincennes, Yvelines-Fahazavana.

## **I. Lire l'Écriture : le sens de l'Écriture**

Nous allons lire Genèse 50/15-22. Le texte biblique a de la profondeur : une lecture qui s'en tiendrait à la lettre resterait à la superficie, et l'essentiel lui échapperait. La lecture se doit faire apparaître et d'expliquer les divers niveaux du texte ; elle doit chercher et dégager les différents sens qui en font la richesse.

Il est évident que, dans cette perspective, ce n'est pas la reprise du texte dans des situations toujours nouvelles, ce n'est pas non plus l'imagination ou l'ingéniosité du lecteur qui suscitent cette multiplicité de sens ; elle tient à la structure même du texte biblique, à la manière dont Dieu a choisi de parler aux hommes. Les différents sens ne prolongent pas le texte, ils lui sont intérieurs, ils le constituent.

Certains courants de lecture rabbinique avaient pris l'habitude de voir dans les récits bibliques la représentation symbolique de faits spirituels, c'est la méthode allégorique. Dans le Nouveau Testament certains personnages, événements ou institutions de l'Ancien Testament sont présentés comme types ou des figures, *tipos* en grec et traduit en latin *figura*, du Christ. Dans notre cas, Joseph est type de Jésus, figure de Jésus. Le but et le sens des textes de l'Ancien Testament étaient éclairés, voire dévoilés par le Nouveau Testament. Ce qui caractérise ce type d'interprétation, c'est que le sens littéral n'y est pas nié ; les récits bibliques sont historiques ce que dit la lettre est littéralement vrai. Mais nous devons nous laisser conduire vers un sens plus profond qui se cache derrière le sens premier et qui ne peut être découvert qu'à partir de lui. Le sens premier est souvent considéré comme un moyen au service du sens profond qui est la finalité du texte.

Les Juifs objecteraient que Jésus n'a pas accompli les prophéties messianiques ; il leur était répondu que ces promesses avaient un sens spirituel, qu'elles étaient exprimées en figures, et que si Jésus ne les avait pas accompli à la lettre, il avait cependant apporté la réalité profonde qu'elles promettaient en images, en paraboles. La vérité littérale est ici dissociée de la signification profonde, alors que dans la plupart de cas elles sont considérées comme complémentaires.

Nous avons trois catégories de sens de l'Écriture :

**1. Le sens littéral**, celui qui découle immédiatement et directement des mots pris dans leur usage courant. La lettre est assimilée à l'histoire, l'Écriture enseigne les faits mais à quoi bon connaître les faits si on en ignore le sens ?

**2. Les sens mystiques ou spirituels**. Mystiques, parce qu'ils sont cachés derrière la lettre ; spirituel, parce que c'est le Saint Esprit qui permet de les découvrir ; ils ne peuvent être perçus que dans la foi, alors que le sens littéral est accessible à la seule intelligence. Ces sens, tout en présentant une certaine unité sont au nombre de trois :

- Le sens allégorique. L'allégorie consiste « à dire une chose pour en faire comprendre une autre ». Elle désigne tout ce qui dans l'Ancien Testament annonce, préfigure le Nouveau. On y parle d'allégorie quand un événement ou un personnage, pour être compris, doit être référé à Jésus ou à l'Église. Ainsi la manne est l'allégorie de la Cène ; la ligature d'Issac est une allégorie parce que seule la croix du Christ nous donne la pleine intelligence de cet événement (dont personne ne songe, bien entendu, à nier l'historicité) ; le pardon de Joseph à ses frères est une allégorie du pardon de Jésus à tout être humain. La bénédiction de Joseph est une allégorie de la bénédiction de Jésus. L'allégorie n'est donc pas à proprement parler dans le texte, mais dans les réalités dont il parle qui sont des paraboles en acte.

- Le sens tropologique. Il vise l'appropriation et l'actualisation par le croyant des vérités de la foi. L'Écriture ne dit pas seulement ce qu'il faut croire, elle nous parle aussi de nous, de ce que nous sommes, de notre vie. Ainsi les frères de Joseph confondus en eux-mêmes sont l'image de notre division que fait peser sur nous les péchés et les doutes. Ce sens tropologique est souvent qualifié de moral, car il concerne les mœurs, notre manière de vivre ; nous disons plutôt existentiel, parce qu'il s'agit de la Parole de Dieu en tant qu'elle s'adresse à nous personnellement.

- Le sens anagogique. Il concerne l'avenir promis à la foi. Ce n'est pas seulement la vie présente mais la vie future qui est signifiée dans le texte biblique. L'Écriture nous parle ainsi de « trois naissances » du Christ : la première, l'incarnation, est l'objet du sens allégorique ; la seconde, la naissance du Christ dans l'âme du croyant, est l'objet du sens tropologique ; la troisième est à venir, elle est eschatologique, c'est elle qui vise le sens anagogique.

Les trois sens mystiques se rapportent respectivement à la foi, à la charité et à l'espérance.

**3. Le sens dit « accommodatrice »** qui est utilisé surtout dans la prédication. Il est une « accommodation » parce qu'il applique un passage de l'Écriture à une situation qui lui est étrangère et qui n'est pas visée par le texte. Il utilise ce passage en fonction d'une ressemblance, d'une analogie formelle. C'est ce qui se passe par exemple quand on met en relation la vie de Joseph avec ses frères en Égypte avec une vie de diaspora malgache chrétienne en France.

« La lettre enseigne les faits, l'allégorie ce qu'il faut croire, le sens moral ce qu'il faut faire, l'analogie ce vers quoi on va »

## II. Lecture de Genèse 50/15-22

Nous tenons compte du 4 sens de l'Écriture dans notre lecture de Genèse 50/15-22. Nous ne sommes pas seuls dans notre lecture, les rabbins qui sont le « premier lecteur avant nous » et les autres lecteurs chrétiens nous aident. Il nous faudra nous efforcer de vivre un dialogue les uns avec les autres, en refusant les oppositions simplistes, en essayant d'écouter d'autre respectueusement pour entendre des idées et ses convictions peuvent interroger les nôtres. Il nous faudra accepter de regarder lucidement que nous aussi, peut-être, nous sommes partagés en nous-mêmes et que nous aussi, sans doute, nous sommes capables de valider simultanément des arguments opposés. Surons-nous assumer nos dissensus, dépasser nos différences pour nous reconnaître unis malgré tout par le même Seigneur ? Les rabbins n'isolent jamais Genèse 50/15-22 mais pour lire cette péripécie leur lecture commence toujours par Genèse 47/28 qu'ils appellent *paracht vaye'hi*.

### 1. Avant la mort de Jacob : La baraka

La péripécie « et il vécut » (Gn 47/28) est connue comme la péripécie des « bénédictions », en hébreu des *baraka*, de l'accompagnement de vie que Jacob donne à ses enfants douze fils. La péripécie « et il vécut » est une péripécie difficile à décortiquer parce que les versets sont difficiles à comprendre.

Elle termine le livre de Genèse avec la *baraka*, avec une perspective de bénédiction ; mais en regardant de plus près, lorsque nous voyons les reproches acerbes que fait Jacob à Siméon et Lévi (le deuxième et le troisième fils de Léa), par exemple, en les traitant de capable de violence, en hébreu de *'hamas*, d'une violence extrême, est-ce que nous pouvons vraiment appeler cela la *baraka* ? Ou alors est-ce que *baraka* est peut-être quelque chose d'autre ? Est-ce que la *baraka*, ce n'est pas les félicitations ?

Quand nous regardons les paroles que Jacob prononce à l'égard de chacun de ses douze enfants, nous avons plutôt l'impression que ce sont un peu des résumés de vie, des prévisions de vie : c'est « voilà la perspective pour l'un, la perspective pour l'autre ». Une véritable bénédiction, nous la voyons pour Juda, qui est promis à une existence royale, peut-être Issakhar et Zabulon (le deux derniers fils de Léa), pour Joseph (le premier fils de Rachel et avant dernier fils de Jacob) certainement ; mais on voit beaucoup de reproches.

La racine de *baraka* est (bet-rèch-kaf : ב ר כ), ressemble terriblement à la racine *bakar* (bet-kaf-rèch : ב כ ר) qui dit aîné ; et si on échange le kaf (כ) contre un 'het (ח), on a (ח ב ר) : *bahar*, on va parler du choix, de sélection. Cela nous permet de réfléchir une fois encore à ce qui se passe tout au long de la péripécie de Genèse.

Tout au long du livre, on a vu des rivalités entre frères : celui qui va être élu (*bahar*) va être désigné comme (*bakar*) : aîné, donc une proximité avec *baraka* (*béni*).

Les Rabbis nous font remarquer que les lettres bet, rech et kaf (brk) ont toutes des valeurs multiples de 2. ב : b a la valeur de 2, et ר : r a la valeur de 200, et כ : k a la valeur de 20. C'est certainement une invitation à la réflexion sur l'importance du 2. Le 2, c'est la créativité, la possibilité de reproduire, la possibilité à partir de 2, de faire un 3 et beaucoup plus. En traduisant *baraka* par « bénédiction », on limite beaucoup la compréhension du terme ; la *baraka*, c'est plutôt le développement des potentialités.

A la fin du passage où Jacob fait la *baraka*, Genèse 49/28, où Jacob parle à tous ses enfants de leur vie et certainement de leur vie future, le verset va dire :

*kol-élé chivté yisrael* chnem 'ashar : « tous ceux-là sont les rameaux d'Israël : 12, et c'est la première fois qu'on trouve le *chévet* : la tribu ; en fait c'est « un rameau, une branche, un embranchement ». Et le verset parle des hommes, pas d'une tribu tout entière ; donc il parle de lui-même, de Jacob, tous ceux-là sont les embranchements du tronc qui s'appelait Jacob.

*vezot acher-diber lahem avihem vayevarék otam ich acher kevirkhato bérahk otam* : et cela que leur père leur a parlé, il les a bénis, chaque homme selon bénédiction propre, il leur bénit ; et le verset ne se gêne pas pour répéter trois fois la racine *baraka*, peut-être pas « bénir » mais plutôt « montrer la source d'abondance, les potentialités » qui sommeille à chacun.

Tout le livre de Genèse pose la question de savoir qui va recevoir la grande *baraka*, celle qui a été donnée à Abraham, à Isaac, à Jacob, mais qui sera aîné, *bakar*, c'est la fameuse rivalité de Jacob et Esaü, c'est là qu'on a vue de la manière la plus claire, donc *bahar*, choisi, élu.

En jetant un coup d'œil de sur le *séfer* de Genèse, le rouleau de copie de Genèse réserve strictement aux scribes, on s'aperçoit qu'à chaque fois que la question de *baraka* a été posée, ça se terminait mal : il y a toujours eu des disputes, des bagarres, des menaces de meurtre, des ventes de frère.

Et pourtant, dans le premier chapitre de Genèse 48 lorsque Joseph amène ses deux fils Manassé et Ephraïm (Manassé et Ephraïm qui étaient nés en Egypte, enfants par Asentah, fille de Poti-Phéra, prêtre de One), et que Jacob son père de croiser ses bras (il a mis la main droite à gauche et inversement), ses mains étaient là pour faire benir, *baraka*, en choisir (*bahar*) qui alla être le l'ainé, le *bakar*

Le texte hébraïque dit (48/14) : *shikel et-yadav* : il croisa ses mains. La racine de *shikel* « croiser, inverser ») est *shékel* : réfléchir, (re-fléchir : comme le genou qui réfléchit, et genou vient aussi du *barak* : bénir) et Jacob ré-fléchi avec beaucoup de *barak* : Jacob s'agenouille : Jacob a croisé ses mains avec beaucoup de réflexion de bénédiction ; ce qu'il a fait, il devait le faire.

Et Joseph est désemparé, il dit à son père : « Non, c'est pas du tout comme ça, tu te trompes, c'est Manassé l'aîné ! » comme si Joseph disait « Encore ! comme si on avait pas assez d'histoire dans la famille... ». Et, étonnamment, si Joseph s'en offusque, on n'entend rien ni de la part d'Ephraïm, ni de Manassé. Cela signifie, il ne faut pas être digne pour être justifié ou le salut est gratuit indépendamment de notre mérite, en fait le salut nous est donné malgré nos fautes, le pardon est donné en dépit de nos péchés.

Que pouvons-nous imaginer de plus magnifique que de voir des frères chacun à sa place sans mordre sur la vie de son frère, et sans en faire un sujet de rivalité éternelle ? Ephraïm et Manassé vont chacun prendre leur tour, et l'histoire le montrera Ephraïm le puîné lequel Jacob a croisé sa main droite avec beaucoup de réflexion de bénédiction qui sera l'ancêtre de Josué, celui qui prendra la suite de Moïse après la mort de celui-ci. Et Jacob nous dit : c'est par Ephraïm et Manassé que tout homme transmettra la bénédiction à ses enfants.

Il y a une possibilité de ne pas être le premier et d'être parfaitement heureux, une possibilité de ne pas être le plus beau et le plus grand et d'être parfaitement à sa place Il y a une possibilité de ne pas marcher devant et d'être toute sa vie un homme heureux et qu'il partage la fraternité. Jacob est témoin de tout cela et il va l'appliquer à vivre avec ses frères.

## **2. Après la mort du père : la baraka couvre la peur et la rancœur et le mal**

Nous parlons de fraternité et la péricope de Genèse 48 nous amène tout droit à la péricope de Genèse 50 que nous pouvons regarder la vie de Jacob avec ses frères et là nous verrons que Joseph est une figure de Jésus, c'est entre le verset 12 et la fin du chapitre 50.

Le début de ce chapitre va raconter tous les fastes qui ont été mis en place pour enterrer Jacob : pas seulement la famille, toute l'Égypte s'en mêle, même les Cananéens, et on va avoir onze versets d'une extraordinaire cérémonie de funérailles pour Jacob : ce n'était pas des funérailles nationales, mais internationales.

Après tout cela, à partir du verset 14, tout le monde revient en Égypte, le monde entier pleurer la disparition de Jacob, voilà que, retournés en Égypte, le texte nous dit au verset 15 :

*vayir'ou a'he-yosef ki-met avihem* : les frères de Joseph voyaient que leur père était mort. Nos réflexions vont y aller de toute notre compréhension, de la profondeur de nos réflexions à partir du texte.

*vayir'ou a'he-yosef* : les frères de Joseph virent. « Les frères de Joseph », et non pas « les fils de Jacob ». On aurait pu dire : ce sont des fils qui reviennent d'avoir enterré leur père... Pas du tout : « les frères de Joseph ont vu ». Le *midrach*, tradition orale de l'interprétation rabbinique, ira jusqu'à raconter que les frères de Joseph ont vu Joseph se recueillir sur le chemin du retour devant le fameux puits, et qu'ils se sont dit : « La rancœur n'a pas du tout disparu, ça va mal se passer maintenant que notre père n'est plus là »

*ki-met avihem* : que leur père était mort

*vayomerou lou yishteménou yosef* : et ils dirent : et si jamais Yosef se mettait à nous haïr.

En voici les diverses traductions actuelles, selon les versions :

La Bible Parole de Vie. Joseph pardonne à ses frères

Après la mort de Jacob leur père, les frères de Joseph se disent : Maintenant, Joseph va peut-être nous considérer comme des ennemis. Il va peut-être nous rendre tout le mal que nous lui avons fait.

La Nouvelle Bible Segond. Fin de la vie de Joseph

Quand les frères de Joseph virent que leur père était mort, ils dirent : Et si Joseph devenait notre adversaire et nous rendait tout le mal que nous lui avons fait !

La Bible en français courant. Après la mort de Jacob

Les frères de Joseph se disent : « Maintenant que notre père est mort, Joseph pourrait bien se tourner contre nous et nous rendre tout le mal que nous lui avons fait. »

La Colombe. Funérailles de Jacob au pays de Canaan

Quand les frères de Joseph virent que leur père était mort, ils dirent : Si Joseph allait se montrer notre adversaire et nous rendait tout le mal que nous lui avons fait !

Traduction Œcuménique de la Bible (2010). La fin de Joseph

Voyant que leur père était mort, les frères de Joseph se disent : Si Joseph allait nous traiter en ennemis et nous rendre tout le mal que nous lui avons causé !

Louis Segond 1910

Quand les frères de Joseph virent que leur père était mort, ils dirent : Si Joseph nous prenait en haine, et nous rendait tout le mal que nous lui avons fait!

Pléiade

Les frères de Joseph virent que leur père était mort et ils dirent : Si jamais Joseph nous prenait en haine et voulait nous rendre tout le mal que nous avons perpétré contre lui !

Nous mesurons la difficulté de traduire le verbe *shatam*.

Les frères de Joseph ont vu que leur père était mort, et ils dirent « si jamais il se mettait à nous haïr ». La traduction dit « s'il pensait à une forme de revanche, s'il nous haïssait au point de se venger de ce que nous lui avons fait » ; et le texte dit clairement :

*vehachev yachiv lanou et kol-harra'a acher gamalnou oto* : et qu'il nous retourne tout le mal que nous lui avons fait.

*vayir'ou a'he-yosef ki-met avihem vayomerou lou yishteménou yosef vehachev yachiv lanou et kol-harra'a acher gamalnou oto* :

les frères de Joseph voyaient que leur père était mort et ils dirent et si jamais Yosef se mettait à nous haïr ; et qu'il nous retourne tout le mal que nous lui avons fait

Seulement, selon les règles de style propres à l'hébreu (les parallélismes synonymiques), il est certain que les deux phrases en présence ne décrivent pas deux réalités qui seraient chronologiquement ou logiquement distinctes.

Ces deux paroles décrivent la même et unique action, la seconde ne faisant que développer, et expliciter davantage, ce que la première a déjà dit de façon plus succincte. Il n'y a pas d'abîme chronologique ou logique qui sépare les deux parties de la phrase.

« les frères de Joseph voyaient que leur père était mort et ils dirent et si jamais Yosef se mettait à nous haïr » est développé, expliqué par « et qu'il nous retourne tout le mal que nous lui avons fait ». Le haïr quelqu'un c'est retourner tout le mal que lui avait fait. Et l'enjeu qui se cache est le pardon, la bonne nouvelle, la bénédiction.

Il y a le verbe *shatam* dans *lou yishteménou yosef* (si jamais Yosef se mettait à nous haïr) et ce verbe *shatam*, n'est pas un verbe classique, mais extraordinaire. Les concordances sont là pour cela : il n'y en a que trois occurrences dans toute la Tora, deux fois dans notre péricope (Fenèse 49/23 et Genèse 50/15), et une fois à propos de Eshaü (Genèse 27/41).

1. Nous allons commencer par Genèse 27/41, le texte dit :

*vayishtom eshav et-yaaqov, 'al-haberaka' acher béreko aviv :*

Eshaü s'est mis à haïr Jacob, au sujet de la bénédiction dont l'avait béni son père »

ou :

Eshaü s'est mis à fomenter des plans pour rendre à Jacob ce qu'il venait de lui faire en prenant la *baraka* que le père lui avait donnée

*vayomer eshav belibo* : Eshaü s'est dit en son cœur , c'est-à-dire dans son esprit, dans sa tête.

*yiqrevou yemé ével avi* : dès que la fin de la période de deuil pour mon père aura sonné

*veaharga et-yaaqov 'ahi* : je vais tuer Jacob mon frère

Non pas « je vais tuer Jacob » ou « je vais tuer mon frère » mais « je vais tuer Jacob mon frère », j'ai conscience que c'est mon frère, et que c'est mon frère jumeau, et je vais le tuer.

Et nous revenons d'abord à *vayomer eshav belibo* : « Eshaü s'est dit en son cœur ». Comment le savons-nous ? Avons-nous la possibilité de savoir ce que dit le voisin dans sa tête ou dans son cœur ? Nous n'avons pas un texte anodin ici, c'est le texte de la Loi, et la Loi témoigne que quelqu'un savait ce qui se passait dans la tête de Eshaü, savait qu'il préparait quelque chose : tout simplement l'assassinat de Jacob.

Et *vayishtom*, signifie là qu'il a remis plus tard ; on ne dit pas tout simplement « il a haï » ; le verbe *haïr*, on le connaît, en hébreu c'est *sin'a*, et on aurait pu avoir *vayisna*. Non, on a utilisé le verbe *shatam* à l'*yiqtol*, à l'inaccompli, à quelque chose qui a déjà commencée et non pas encore achevée, car Eshaü a *haï* son frère Jacob au point de dire : « dès que la fin de la période de deuil pour mon père aura sonné, je vais tuer Yaaqov mon frère » : dès que mon père aura finir de mourir, je vais tuer Jacob mon frère car il a volé ma *baraka*, ma bénédiction, ma *bakara*, mon droit d'aîné, ma *bahar*, mon élection.

Là, nous appelons au secours rabbi Chimchon Raphaël Hirsch qui dit : oubliez l'orthographe mettez un *samekh* « ס » à la place du *shin* « ש », et un *tav* « ת » à la place du *tet* « ט » : ça sonne exactement de la même manière : *shatam* : « שחטם » = « שטחם » : *satam* ; et *satam* veut dire « boucher, fermer ». Aujourd'hui, on dirait, depuis que Sigmund Freud est passé par là, on dirait « refouler » : on va refouler toute haine à l'encontre de Jacob, on va y mettre un bouchon, et on va attendre. Et jusqu'à quel moment ? Jusqu'au moment où la période de deuil d'Isaac sera terminée.

Maintenant que nous savons cela, qui date du chapitre 27, nous pouvons allègrement aborder le chapitre 49, et le chapitre 50.

## 2. Que nous dit le verset 23 du chapitre 49 ?

C'est dans la *baraka* que Jacob donne à Joseph :

*vaymarerou varobou* : Ils l'ont provoqué et ils ont tiré : ils ont eu de pensées, des paroles, des actes de misère à l'égard de Joseph leur frère.

*vayishtemouhou ba'alé 'hitsim*. Nous avons de nouveau *shatam* et Rabbi Cholmo ben Itzhak Hatzarfati dit Rachi va nous dire que « *ba'alé 'hitsim* » signifie en français « ceux qui possèdent des flèches » : « les maîtres des flèches », les flèches bien sûr, c'est les paroles meurtrières.

Donc *vayishtemouhou* : ils ne l'ont pas tué de suite, leur père est toujours vivant, il était même à côté. Ce n'est que quand il est venu tout seul sur l'invitation de son père que l'un d'eux a dit « Si on le tuait, ce Joseph, ce *ba'al ha'halomot*, celui qui a tant de rêves dans sa tête » ?

Et l'histoire se trouve dans notre péricope, et ceux qui n'ont toujours pas fini de se poser la question de savoir si Jacob, avant de mourir, savait ou non que les frères aient vendu Joseph, ont une raison de continuer à se poser la question.

Là, fin de partie, Jacob est enterré, tout le monde revient en Egypte :

*vayir'ou a'he-yosef ki-met avihem vayomerou lou yishteménou yosef* : les frères de Joseph virent que leur père était mort, et ils dirent : *lou yishteménou yosef*

*lou yishteménou yosef*. Rachi nous fait lire « *lou* » de deux manières : 1° « si jamais », ou alors 2° « pourvu que ».

Alors peut-être on pourrait dire : « pourvu qu'il puisse enfin avoir de la haine pour nous... mais il est tellement gentil, plein de considération pour nous, il veut nous pardonner, il ne veut pas nous rendre ce que... mais maintenant que le père est mort, peut-être que toute cette gentillesse va s'arrêter, est-ce qu'il pourrait, s'il-vous-plaît, enfin nous rendre le coup que nous lui avons donné, la méchanceté que nous avons eue à son égard, et qu'on puisse commencer un conte nouveau ? ! » Ca c'est « *lou* » : « pourvu que ».

Mais on peut aussi dire « *lou* » : « et si » : et s'il se mettait, et s'il lui prenait ? Parce qu'il n'est que 3 fois dans la Loi le verbe *shatam*, donc les frères de Jacob savent très bien que ce n'est pas un verbe anodin : lorsqu'ils utilisent (ou lorsque la Loi utilise) ce terme, c'est pour nous dire que lorsque les frères ont réfléchi à leur situation, ils ont rappelé à la surface le souvenir de Jacob menacé par Eshaü, Eshaü qui a bouché, refoulé sa haine à l'égard de son frère jumeau Jacob. Et les frères de Joseph se sont dit : « Et si ça va devenir arriver ? » Et là nous sommes obligés de retourner au verset 15 du chapitre 50 : les frères ont vu, ils ont dit, ont imaginés que les choses allaient mal se passer.

De là, on penserait que la meilleure communication serait d'aller à 10 devant Joseph -en à mettant Benjamin (le dernier fils de Jacob que Rachel l'a donné) de côté - et de commencer à lui parler. Mais non, ils ne se sont pas allés ni le 10 ni le 11, ils étaient beaucoup plus prudents que cela, ils ont donné une mission à des gens qui devaient parler à Joseph : *vayetsavou el-Yosef* ; ce n'est pas *vayetsavou èt-Yosef* (verset 16a).



Ils ont donné une mission à des gens qui devaient parler à Joseph: Les 11 frères ont donné une mission aux deux fils de Joseph, à Manassé et Ephraïm, c'est par eux que passe la *baraka*, alors ils ont le droit de « mentir » ! Manassé et Ephraïm partent -et pas les frères- et ils montent « un joli mensonge ». Le *midrach* va venir à la rescousse en disant : *mipné hachalom* : « pour préserver la paix » on a le droit de mentir. Et vous pensez bien que la polémique va être énorme à ce sujet-là, ce n'est pas le seul exemple, mais là c'est : a-t-on droit de mentir, avaient-ils le droit de monter à Joseph une histoire disant que Jacob a laissé un testament et qu'il a dit (verset 17a) : *ko-tomerou* : voici ce que vous direz : s'il te plaît, enlève s'il te plaît la révolte de tes frères et leur péché car du mal ils ont connu envers toi et maintenant enlève s'il te plaît la révolte des serviteurs du Dieu de ton père : s'il-te-plaît, pardonne.

En entendant la demande de pardon portée par les émissaires, Joseph pleure (verset 17b) ; eh bien *vayélekhou gam-é'hav* : ses frères sont aussi allés (verset 18a) : *gam*, « aussi », parce qu'ils n'étaient pas les premiers. Le texte n'a pas parlé de « délégation » mais on l'a bien compris, et c'est le verset 18a nous le réitère en disant : eux aussi y vont, ils voient que la réaction n'est pas belliqueuse, ils tombent devant Joseph et lui disent qu'ils sont prêts à devenir ses serviteurs (verset 18b).

Et Joseph les arrête là et leur dit : mais non, « *al-tiraou* » : « ne vous craignez pas » (verset 19a), il ajoute au verset 19b : *ki hata'hat elohim ani* : pensez-vous que la place de Dieu est à moi ? : pensez-vous que je sois en remplacement de Dieu ? Est-ce que la place de Dieu est à moi ?

Et Joseph étaye son argument en disant : *veatem 'hachavtem 'alay ra'a* : et vous avez pensé du mal contre moi (verset 20a) mais pour Dieu, c'était un plan qui aller tourner en bien, conçu pour faire vivre un peuple nombreux, pour faire vivre toute la famille, vous et moi (verset 20b) :

*elohim 'hachav letova lemaan éshi kayiom haze lehahéit am-rav* : Dieu a eu des pensées en bien afin de faire comme aujourd'hui, pour faire vivre un peuple nombreux : afin de faire vivre un peuple nombreux comme se réalise aujourd'hui.

Nous autres, nous nous agissons énormément sur cette terre, mais les ficelles sont tirées d'un autre côté. Ce que nous faisons ici est bien joli, logique, merveilleux, tient la route, mais *elohim 'hachavah letova* : Dieu l'a pensé pour du bien (verset 20b), c'est Dieu qui va décider ce qui est bon ou non.

Et à ce moment-là Joseph va dire de nouveau à ses frères *vaatah al-tiraou* : et maintenant que vous ne craigniez pas (verset 21aa) ; et Joseph va les mettre à leur aise : et maintenant ne craignez pas, je fournirai à vous et à vos enfants (verset 21ab) : je vous sers, je suis au milieu de vous non pas pour être servi mais pour celui qui vous sert. Et au verset 21, *vayenhem 'otam* : il les consola : Joseph change de pensée pour se frères, Joseph se repent (il y a bien le verbe *naham* qui dit à la fois repentir et consoler) et il parle sur leur cœur : *vaydaber al-libem* : il le « bénit, (verset 21b).

A deux reprises Joseph va leur dire « ne craignez rien » (19a et 21a), mais Joseph s'efface pour montrer que ses frères voient Dieu, le Dieu qui s'approche : 1° Dieu vous fait du bien (19b-20) et je ne me vengerais pas et 2° je vous nourrirai pendant le reste des années de famine (verset 21aa) et je vous conduis vers Dieu (verset 21b).

La conclusion de cette scène de retrouvailles (qui n'est pas la conclusion du chapitre) est *vayéchev yosef bemitstrayim hou ouveyt aviv* : et Joseph habita en Egypte, et lui et la maison de son père (verset 22) : tout le monde est en paix entre eux !

En effet, nous avons ici, à partir de *lou yisteménou yosef*, non pas « si seulement il nous haït un bon coup », mais, « et si jamais il prenait vengeance »

Joseph est très mal à l'aise parce que maintenant que le père n'est plus là, pour les frères le signal « danger » a été mis, alors que pour Joseph ce n'est pas du tout ce signale-là, mais le signal « c'est mon tour de prendre ma place », place de chef de cette famille en attendant que, comme Jacob l'a promis, Juda devient le chef royal de cette famille.

Joseph, en répondant à ses frères, en leur rappelant « suis-je à la place de Dieu ? », leur dit : « Même si je peux, sur le plan de la justice humaine vous rendre ce que vous m'avez fait, je ne le fais pas du tout puisque je crains Dieu », c'était même la première phrase que Joseph avait dit à Paharaon, au début de *parachat miqets* (Gn 41/16).

Et Joseph s'installa donc en Egypte, et ainsi la boucle est bouclée, il va devoir leur dire encore un certain nombre de choses (je vous invite à lire la fin du chapitre 50).

Bordeaux, le 26 octobre 2016  
Pasteur Rakotoarimanana Ndranto